

Le général, dont le fond du cœur était excellent, et qui cachait, sous la brusquerie et l'entêtement d'un brave habitué à commander, les qualités d'un honnête homme, fut sincèrement affligé de cette rupture. Il employa tous les moyens de regagner l'estime et l'amitié de M. d'Horicourt; mais ce vieillard, qui n'était ni moins susceptible, ni peut-être moins entêté que le général, se refusa à toutes les propositions que lui fit ce dernier, et ne retourna plus à Paris.

Six ans s'écoulèrent sans que ce chef de famille voulût communiquer avec ses enfans. Soit fierté, soit obstination, il fut sourd à leurs instances, et sut braver jusqu'au désir qu'il avait de revoir sa chère Lilia, alors âgée de dix-sept ans. Ses traits avaient pris une régularité qui la rendait plus belle encore; sa croissance, entièrement dé-

veloppée, avait donné à sa taille une élégance, à son maintien une dignité, enfin à toute sa personne un éclat si ravissant, qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer, l'entendre sans être ému, la connaître sans l'aimer. Il n'en était pas de même de Léontine; petite et d'une taille hasardée, elle était sans grâce et n'avait aucun charme. Sa figure était commune; le seul sentiment qui se peignait sur ses traits était l'orgueil que lui inspirait le rang de son père, dont elle avait toute la brusquerie sans en avoir les qualités.

Aussi, lorsque les deux sœurs paraissaient ensemble dans les cercles, on offrait presque toujours à Lilia des hommages et des félicitations, tandis qu'à peine s'apercevait-on que Léontine fût présente. Naturellement méchante et jalouse, elle s'en plaignait à son père: celui-ci, craignant que tous

les avantages qui brillèrent dans Lilia , ne fissent trop souffrir sa sœur , et surtout ne nuisissent à son établissement , résolut de mettre cette belle et aimable orpheline dans une pension éloignée de Paris , où elle resterait jusqu'après le mariage de Léontine. La faible et vaine madame de Coulanges y consentit ; et le bon Germain fut chargé en secret de chercher une pension convenable , et d'y conduire Lilia , qu'il irait visiter chaque semaine , pour lui procurer tout ce qui pourrait adoucir son exil.

Ce bon et franc picard allait , de temps à autre , savoir des nouvelles de M. d'Horcourt , et toujours il lui remettait une lettre de Lilia. C'était la seule dont le vieillard consentit à recevoir des marques de tendresse. Dans le dernier voyage qu'avait fait Germain à Soisy , M. d'Horcourt le char-

gea de lui procurer une petite gouvernante de quinze à seize ans , qui pût soulager la vieille Marguerite dans ses travaux , et surtout se conformer à son humeur parfois acariâtre. Germain fit part de cette demande à Lilia , qui aussitôt conçut un projet digne de son amour pour son grand-père , et de l'élévation de son âme. Elle proposa à Germain de la présenter , comme sa nièce ou sa filleule , à M. d'Horcourt , auprès duquel elle resterait en qualité de petite gouvernante , pendant que sa mère et son beau-père la croiraient dans la pension qu'il était chargé de lui procurer. Cette aimable orpheline ne songeait qu'au bonheur de revoir son aïeul , de le servir , de le soigner , de porter adroitement dans son cœur toutes les consolations dont il avait besoin. « Tu annonceras à mon beau-père , disait - elle à Germain , que tu as

trouvé une pension dans une petite ville aux environs de Paris; et, au lieu de m'y conduire, tu me présenteras, sous le nom de Javotte et dans un costume analogue, chez mon grand-père, qui ne pourra me reconnaître; car, depuis qu'il s'est séparé de nous, je suis grandie au moins de la tête; ma voix est tout-à-fait changée, et, avec un petit accent villageois que je prendrai, je suis sûre de tromper jusqu'à la vieille Marguerite elle-même. Tandis qu'on me croira reléguée dans une maison d'éducation bien triste, bien maussade, je servirai le digne vieillard qui m'est si cher, je l'amuserai par mon babil, le distrairai par mes chansonnettes; je lui rendrai enfin les soins si tendres qu'il m'a prodigués dans mon enfance. — C'est fort bien imaginé, repartit Germain, mais êtes-vous certaine de pouvoir conserver

votre déguisement, de remplir assez bien votre emploi auprès de M. d'Horricourt?..... — Laisse-moi faire, bon Germain, je veux si bien jouer mon rôle, m'acquitter de mon devoir avec tant de zèle et d'adresse, que l'on raffolera de Javotte; et si le Ciel seconde mes desseins..... Mais je ne puis t'en dire davantage pour l'instant : arrange tout ainsi que nous en sommes convenus, et songe à me conduire sous peu de jours à Soisy. »

Germain s'acquitta promptement et avec exactitude de ce que lui avait recommandé sa jeune maîtresse : il annonça qu'il menerait quand on voudrait la jeune exilée dans une pension à Pontoise. Lilia feignit d'être attristée de se séparer de sa mère et de sa sœur, partit un matin avec le fidèle valet-de-chambre, fut aussitôt avec lui se revêtir, dans une auberge, du costume néces-

saire au rôle qu'elle allait jouer, et se rendit à Soisy-sous-Étiole, où Germain la présenta, ainsi qu'il avait été convenu.

M. d'Horcourt, à qui Germain avait annoncé la *petite Gouvernante* comme sa parente, et douée de toutes les qualités requises, ne la reconnut aucunement; mais, dès le premier abord, sa figure plut au vieillard, ainsi qu'à la bonne Marguerite. Lilia avait pris un air si naïf et en même temps si villageois, qu'il était impossible qu'on découvrit, sous cette enveloppe, la jeune demoiselle la plus timide, la mieux élevée et la plus accomplie. « Ah! c'est de vous qu'on m'a parlé, lui dit M. d'Horcourt, en la regardant avec intérêt : soyez la bien-venue, ma belle enfant! — Elle est donc orpheline? dit la vieille Marguerite. — Hélas! oui, ma bonne dame; c'est c'

qui fait qu' feu mes père et mère étiont morts. — D'où êtes-vous? demanda M. d'Horcourt. — Du village d'Asnières, tout vis-à-vis l' bac. — Et c'est ici votre première condition? — Oh! mon Dieu, oui, mon bon monsieur. — Mais savez-vous coudre, filer, tricoter, savonner? demanda Marguerite avec volubilité. — Ma fine, vous en demandez trop long à la fois, lui répondit en riant Lilia; mais c' que je n' saurai pas, je l'apprendrai d' vous; car vous m'avez l'air d'être une brave et habile dame..... » Ce petit compliment dérida Marguerite, qui prévit dès-lors que la *petite Gouvernante* pourrait se courber à toutes ses volontés. « C' nest pas, ajouta Lilia plus naïvement encore, qu' mon parrain n' m'ait prévenue que vous étiez un tantinet quinteuse, grondeuse; mais j' tâch'rons d' vous égayer. C'est qu'

telle qu' vous m' voyez, je rions et j' chantons toujours. — Tant mieux, dit M. d'Horicourt; cela me réjouira, me rafraîchira les idées. Savez-vous, dit-il à Marguerite, qu'elle est tout-à-fait jolie. — F' m' disiont ça dans not' village, reprit Lilia; mais, comme dit not' bon pasteur, la beauté de d'sus n'est rien : c'est celle de d'dans qu'est tout. — C'est bien, très-bien, répétait tout bas la vieille gouvernante : des principes, des mœurs, de la religion; allons, allons, j'en ferai quelque chose..... » Germain, qui riait sous cape des naïvetés aimables de Lilia, lui fit à son tour un long sermon sur les devoirs qu'elle avait à remplir, lui faisant observer qu'il avait répondu d'elle, et qu'il espérait bien qu'elle ne le compromettrait pas. Il la recommanda aux bontés de Monsieur, à l'indulgence de Marguerite,

et retourna vite à Paris, faire accroire à monsieur et madame de Coulanges qu'il avait déposé Lilia dans la maison de Pontoise, où elle annonçait devoir s'accoutumer très-facilement.

Voilà donc la *petite Gouvernante* installée chez son grand-père. Elle n'eut pas de peine à s'y faire remarquer par son adresse et son intelligence. Marguerite était ravie des secours nombreux qu'elle lui prodiguait; M. d'Horicourt ne pouvait s'empêcher d'être ému, surpris des tendres soins de Javotte. Il avait à peine le temps de désirer, qu'aussitôt il était satisfait. Jamais, disait-il, on n'avait mieux fait son thé, son café, son chocolat. Jamais, ajoutait de son côté la vieille Marguerite, on n'avait préparé ses différens légumes plus proprement, savonné ses bonnets ronds avec plus de soin, mieux repris les trous qui s'y trou-

vaient en si grand nombre ; et surtout jamais on ne lui avait acheté de meilleur tabac. Lilia n'éprouvait pas moins de plaisir qu'eux. Elle était si heureuse, quand son grand-père s'appuyait sur son bras, lui passait la main sous le menton, lui faisait chanter des chansonnettes, et s'endormait sous les arbres de son jardin, au récit de ses contes de grand' mère !

Un jour que M. d'Horcourt s'était livré au sommeil sur un petit banc de bois, au fond de son jardin, pendant que Lilia bêchait et arrosait les fleurs qui se trouvaient auprès, elle ne put résister au plaisir d'embrasser son grand-père. Il y avait si long-temps qu'elle n'avait eu ce bonheur ! Les baisers nombreux qu'elle avait reçus de lui dans son enfance, se représentaient avec tant de charmes à sa pensée ! sa figure encore fraîche, ombragée de

cheveux blancs, était si ravissante !.... Elle s'avance donc vers le banc avec précaution, se lève sur la pointe du pied ; et, le cou tendu, retenant sa respiration, elle pose doucement ses lèvres sur le front vénérable du vieillard.

M. d'Horcourt se réveille en sursaut ; Lilia sans doute avait appuyé le baiser plus fort qu'elle ne le pensait. Aussitôt la *petite Gouvernante* saisit un rateau, un arrosoir, et s'éloigne, afin de dissiper tout soupçon. « Oh ! c'est singulier, dit le vieillard en se frottant les yeux ; il y a long-temps que je n'éprouvai une pareille sensation. — Qu'a donc Monsieur ? lui demanda Lilia en s'approchant ; est-ce qu'il se trouverait incommodé ? — Non, non... bien au contraire, ma petite..... J'ai cru..... j'ai senti..... Ce que c'est que l'illusion d'un songe ! — Qu'est-ce que monsieur a donc senti ? — Figure-toi, Ja-

voite, que j'ai rêvé que j'étais à Paris au milieu de mes enfans.... — Eh ben ! c'est bon signe ; mais ça vaudrait encore mieux si c'était pour tout d' bon. — Je me croyais dans leurs bras ; mon cœur était épanoui. — J' crois ben : c' n'est qu' parmi les siens qu'on est heureux. — J'ai cru..... vraiment il me semble la voir encore.... j'ai cru que ma chère Lilia me donnait un baiser..... mais un baiser si doux ! Il a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. — Eh ! quoi qu' c'est que c'te Lilia ? dit la *petite Gouvernante*, en cachant avec peine son émotion. — C'est ma petite-fille, répondit M. d'Horcourt en soupirant ; figure-toi un ange de beauté, la taille, la grâce la plus séduisante, et avec cela une douceur, une délicatesse, une bonté ! — Pardine, elle est d' vot' sang : voyez l' beau miracle ! — Voilà près de six ans que je ne l'ai vue :

oui, depuis le vingt-un mars mil huit cent trois. — Eh ! pourquoi ça donc ? — Ses parens l'en empêchent. — Ses parens ! Est-ce que monsieur n'est rien pour elle ? Y a-t-il rien d' plus proche et d' plus cher au monde qu'un grand-père ? J'en ai un aussi, moi....., et j' sentons qu' si l'on voulait m'empêcher d'aller l' voir....., j' saurais si ben faire, qu' je m'approcherions de lui.... oui, tout près de lui. — Qui croirait que c'est sa mère qui s'y oppose ? que ma fille elle-même.... — Vot' fille ! ça n'est pas possible : elle n'est donc pas sa maîtresse ? Elle a peut-être un mari qui vous la mène tambour-battant.... Une pauv' femme, en pareil cas, est plus à plaindre qu'à blâmer.... et, sans la connaître, j' mettrais ma main au feu, voyez-vous, qu' la fille du bon M. d'Horcourt n'a jamais oublié son père.... faut si peu d' chose pour brouil-

ler des familles! ça s' voit souvent au village, et encore plus parmi vous autres riches..... Mais v'là l' soleil couché tout - à - fait et l' serein commence à tomber; ça pourrait vous incommoder: rentrons, monsieur, prenez mon bras; et souvenez-vous ben qu'un père comme vous, ne peut pas être abandonné.... Non, non, i' n' peut pas être abandonné..... »

En parlant ainsi, la *petite Gouvernante* aide M. d'Horicourt à regagner son habitation; et toutes les fois que la conversation tombait sur madame de Coulanges, Lilia, déguisant son émotion sous un langage rustique et la gaité la plus franche, défendait sa mère avec succès, et finit par persuader à M. d'Horicourt qu'elle n'était coupable que de faiblesse envers un époux brusque et despote.

Six mois s'étaient écoulés depuis que

la *petite Gouvernante* était auprès de son aïeul: M. d'Horicourt et la vieille Marguerite en raffolaient. Elle n'était pas moins aimée dans tout le village de Soisy. On n'y parlait que de la gentillesse et surtout de l'honnêteté de la *petite Gouvernante*. Le fils du bedeau, le maître d'école lui-même, et jusqu'au neveu du percepteur des contributions, la demandèrent en mariage à plusieurs reprises; mais Germain, consulté par M. d'Horicourt, comme le parent et le tuteur de la jeune orpheline, refusait avec dignité, de donner son consentement à toutes ces propositions, quelque avantageuses qu'elles fussent. Javotte, de son côté, qui s'amusa beaucoup de ces brillantes conquêtes, déclarait qu'elle ne quitterait M. d'Horicourt qu'à la mort; et ce bon vieillard, attendri, charmé, jurait tout bas que, après Marguerite, la *petite Gouver-*